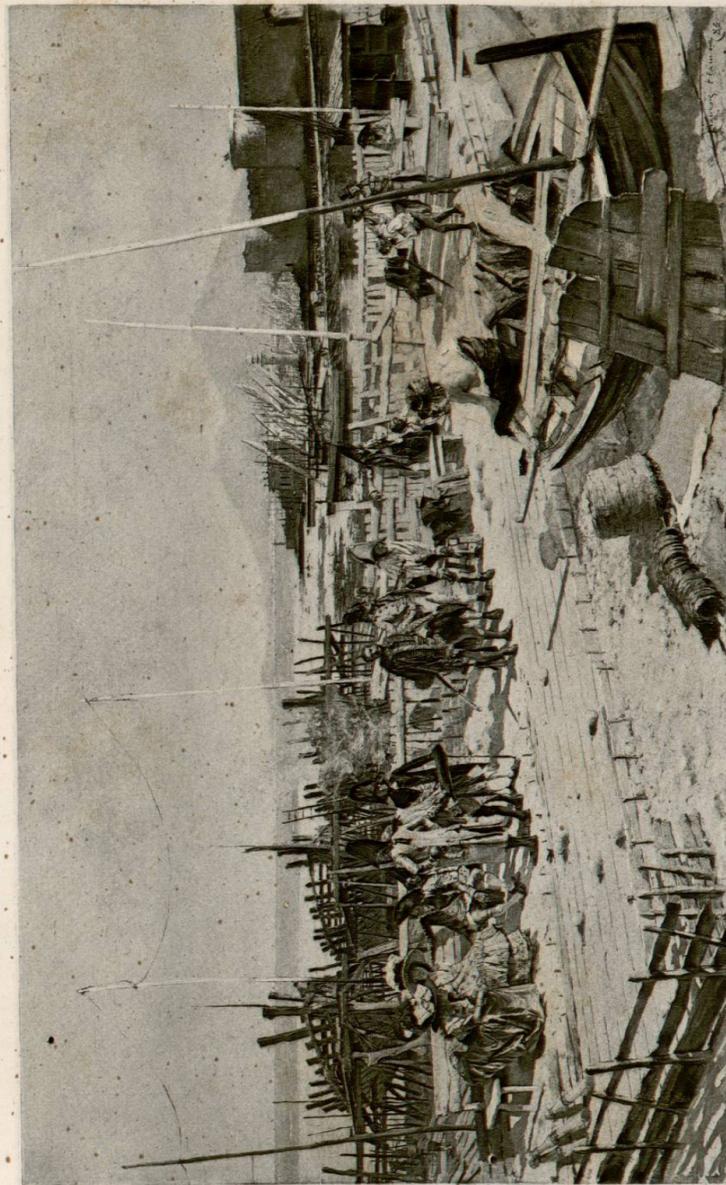


plus mouvementée de notre histoire nationale, et la dernière qui soit classique en peinture, qu'il emprunte régulièrement ses sujets. Ses *Girondins* qui commencèrent sa réputation, sa *Prise de la Bastille*, son *Camille Desmoulins*, son *Massacre de Machecoul* qui suivirent, appartiennent à l'épopée révolutionnaire. Il en est de même de sa *Marie-Antoinette* de cette année.

C'est, on s'en souvient, sur le fatal tombereau, en route pour la place de la Révolution, que le peintre nous montre celle qu'on appelait alors l'« Autrichienne ». Elle est assise, le dos tourné au cheval qui la mène au lieu d'expiation, sur un dur banc de bois, côte à côte avec un prêtre, comme elle destinée au supplice. Son attitude altière contraste avec l'attitude écrasée, anéantie de ce compagnon d'un instant. On sent que l'approche du dernier instant n'a rien de cruel pour cette femme abreuvée de dégoûts, de chagrins, de tristesses. La fierté de sa race se réveille en elle, et l'ignominie de sa mort ajoute à sa grandeur. M. Flameng, qui voulait que toute l'attention du spectateur se concentrât sur cette figure, à ses yeux principale, l'a soignée d'une façon spéciale. Par contre, on lui reproche d'avoir traité le reste un peu trop sommairement. Mais ce qu'on ne saurait nier, c'est que cette négligence, si elle existe, est bien volontaire de la part du peintre; car, dans un autre tableau, celui-là de petites dimensions et qui représente des *Joueurs de boules* s'exerçant au pied du Vésuve, M. François Flameng a montré de quelle finesse de touche, de quelle délicatesse d'exécution son pinceau est capable.

On ne peut rien voir, en effet, de plus fini, de plus poussé, de plus achevé que cette petite toile; aussi son auteur nous la présente-t-il sous verre, et il a raison. Un miniaturiste de profession ne pourrait faire plus délicat; et cependant le peintre de grands tableaux se retrouve dans cette œuvre mignonne. Le ciel est juste, la lumière intense, la coloration puissante, et les petits personnages sont aussi bien étudiés que s'ils étaient de grandeur naturelle.

Je m'en voudrais de séparer dans cette étude ceux que la nature



FLAMENG (F.) - LES JOUEURS DE BOULES.

a tendrement unis. Il me faut donc dire un mot d'un autre petit tableau, celui-là de M. Léopold Flameng, que l'éminent aquafortiste a envoyé au présent Salon. C'est une petite scène de genre, scène campagnarde, intitulée *Le feu sous la cendre*. Ce feu caché, latent, dissimulé sous une cendre grise, se réveille au cœur d'un brave paysan assis au coin de lâtre, et qui considère d'un œil ému sa jeune et grassouillette servante, occupée à ses côtés à quelques travaux de couture. M. Léopold Flameng nous offre là un remar-



BERNE-BELLECOUR (E.). Débarquement.

quable morceau de clair-obscur bien observé, exécuté sainement avec un parfait dédain de ces ficelles, qui sont si fort à la mode aujourd'hui.

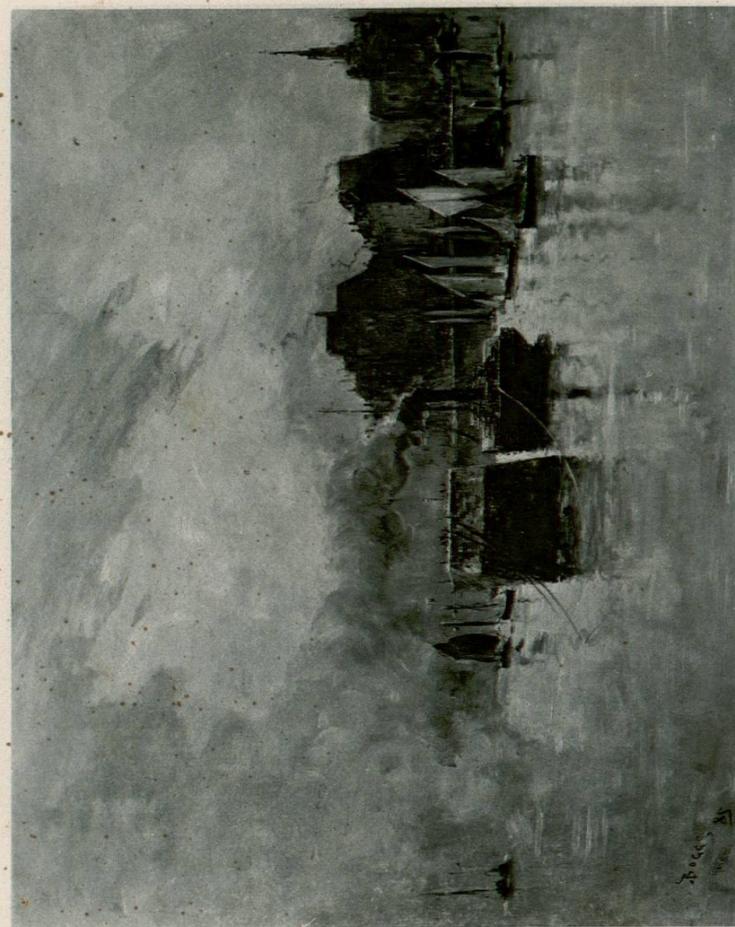
Ce même nom de Flameng est encore porté par un troisième peintre, non plus père, ni frère, mais simplement cousin des deux maîtres précédents. Ce troisième M. Flameng, Auguste de son prénom, nous entraîne à Bordeaux pour contempler les bâtiments de la compagnie transatlantique. Mais nous voilà, du coup, engagés dans une autre spécialité : les *Marinistes*, dont nous n'avons

pas encore parlé. Il est grand temps cependant de dire un mot de MM. Vernier, Mesdag et Boudin, qui, s'inspirant des harmonies grises et délicates des mers septentrionales, s'efforcent de fixer sur leurs toiles cet éternel mouvement des nuages toujours en course et des flots sans cesse renouvelés.

M. Vernier, cette année, nous entraîne de l'autre côté du détroit. Il nous conduit sur cette côte de Cornwall, à la-fois si curieuse, si pittoresque, si finement colorée; et son *Matin* aussi bien que sa *Grande marée d'octobre* nous donnent une idée très juste de la poésie un peu triste de ces rivages rarement ensoleillés. M. Mesdag, lui, reste fidèle à la mer du Nord, à cette grande et chère plage de Scheveningue dont il s'est fait le portraitiste ému; et je ne saurais décider laquelle est la plus vraie, la plus sincère de ses deux études, ou de celle qui a pour légende *Le long des côtes de Hollande*, ou de celle qu'il a baptisée *Effet du soir*. Quant à M. Boudin, il s'est laissé lui aussi entraîner en pays étranger. Il a déserté nos plages de la Manche pour s'en aller au pays de M. Mesdag chercher ces horizons gris, ces ciels bas, ces eaux glauques qui conviennent si bien à son genre de talent. *La Meuse devant Dordrecht* est assurément une de ses bonnes toiles.

Puisque aussi bien MM. Mesdag et Boudin nous ont entraînés dans les anciennes Provinces-Unies, c'est l'occasion, semble-t-il, de passer une revue rapide des Hollandais qui viennent, chaque année, nous apporter leur contingent d'originalité et de talent. J'ai dit tout à l'heure un mot de la réunion de portraits exposés par Mlle Thérèse Schwartze. Il y aurait injustice à passer sous silence *Le Bonheur au village* qu'expose M. Mélis, *Le Moment favorable* envoyé par M. Artz, *Le Pain quotidien* de M. Bischof, la *Pêcheuse de Zandvoort* de M. Burgers, les *Femmes des environs de Dordrecht se rendant à la messe* de M. Postma et surtout les deux maîtresses toiles qu'exposent M. Isaac Israëls et Mlle Vally Moes.

Le tableau de M. Israëls représente le *Départ pour les Indes d'un détachement de soldats hollandais*. Les pauvres enrôlés placés



BOGGS (F.M.) - VUE DU PORT DE HONFLEUR

entre deux files de fantassins, traversent les rues de Rotterdam, au son du fifre et du tambour, pour aller gagner l'énorme bateau qui va les emporter vers de lointains rivages. Les uns, chevaux de retour, s'en vont gaiement reprendre là-bas leur collier de misère. Ils ont dépensé leur argent en cigares et en verres de *schiedam* bravement lampés.

Les autres, ceux qui ont vendu leur liberté et peut-être leur vie pour venir en aide à leur misérable famille, recueillent dans une dernière étreinte la seule compensation au sacrifice qu'ils viennent d'accomplir.

Il y a quelque chose de poignant dans toute cette scène. Ses notes grises, assoupies, sans éclat, respirent une morne tristesse. Ce ciel terne, ces pavés mouillés et rendus glissants par la pluie, cette foule attentive, arrêtée au milieu de la boue gluante, tout cela trouble quelque peu le cœur. On sent qu'il doit y avoir des larmes dans tous ces

yeux, et qu'à travers les chants, des sanglots grondent dans les poitrines.

Le sujet traité par Mlle Wally Moes contient, lui aussi, sa pointe d'émotion. *L'appui de sa mère* est un grand garçon d'une douzaine d'années, bien pauvrement vêtu, que nous voyons courir les rues un enfant dans ses bras, un autre à la main et portant avec cela le pain de la journée. Il y a tout un petit drame de misère dans ce groupe rendu avec une franchise d'accent, une sincérité et une simplicité de moyens tout à fait remarquables. Ajoutons que la couleur blonde, ambrée, de ce tableau est d'une douceur singulière.

Avec M. Mols, nous quittons la Hollande pour revenir *Sur l'Escaut*. M. Grimelund nous fait pénétrer dans Anvers, dont il



DETMOLD (H.-F.). *La veuve.*